
La naissance et l'aporie du concept de langue : une lecture du manuscrit de la *Leçon inaugurale* (1891) de Saussure

Kazuhiro MATSUZAWA

Université de Nagoya

Pourquoi disons-nous : *homme, chien* ? Parce qu'on a dit avant nous *homme, chien*.
La justification est dans le temps.

(Saussure, Cours III, Engler/1235)

1. La *Leçon inaugurale* de Saussure (1891)

Le développement de la philologie et de la grammaire comparée au XIX^e siècle n'a pas permis de laisser ces deux disciplines en dehors de l'enseignement de la faculté des lettres et sciences sociales de l'Université de Genève. Saussure avait une réputation déjà incontestée lorsque l'Université de Genève, désireuse de s'attacher le jeune maître, a créé la chaire d'histoire et comparaison des langues indo-européennes. En novembre 1891, Saussure, nommé professeur extraordinaire, est retourné de Paris à sa ville natale et a donné sa *Leçon inaugurale* qui est habituellement appelée, à l'instar de R. Godel¹ les *trois premières conférences*.

S'adressant au public genevois avec des soucis pédagogiques, Saussure parle pour la première fois de ses idées générales sur le langage et la science du langage. La *Leçon inaugurale* a le double intérêt d'offrir une introduction pertinente à la pensée de Saussure et d'affirmer sa tension propre. La *Leçon* se distingue en effet par une réflexion critique sur la science du langage en conduisant une double critique, d'une part contre le naturalisme linguistique représenté par Schleicher en Allemagne, d'autre contre le subjectivisme linguistique représenté par Bréal en France qui prétend dépasser la linguistique naturaliste. La lecture du manuscrit de la *Leçon inaugurale* permettra d'assister à la conjonction des deux critiques qui suscite à la fois l'élaboration du concept de langue et l'aporie qui y est inhérente.

2. Justification de la science du langage

La *Leçon* s'inscrit d'abord et avant tout dans son souci pédagogique d'impliquer le public dans une interrogation critique : la question "à quoi sert la linguistique dans la faculté des

¹ *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève, Droz, 1957. Le manuscrit de ces *trois premières conférences* se trouve conservé, sous la cote Ms.fr.3951, N.1-3, à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève. L'ensemble du manuscrit compte 64 pages (30 + 13 + 21), si on ne prend pas en compte quelques pages entièrement biffées. A la différence des fragments qui occupent une grande place dans l'ensemble des dossiers manuscrits de Saussure sur la science du langage, il s'agit par exception d'un texte entièrement rédigé et continu. D'ailleurs, c'est le texte le plus ancien susceptible d'être daté avec précision. J'ai commencé à publier sur le site www.revue-texto.net/Saussure/De_Saussure/Conferences/Matsuzawa_

lettres ?” traduit le souci majeur du début de cette *Leçon*. Sous la pression d’une légitimation, Saussure essaie de fournir une justification à la présence de la linguistique dans la faculté des lettres en soulignant son utilité pour d’autres sciences comme philologie, histoire, ethnographie etc. Ensuite Saussure pose cette question : “A quelle science pose-t-on cette condition préliminaire d’exister qu’elle s’engage à livrer des résultats destinés à venir enrichir d’autres sciences s’occupant d’autres objets ? [...] le rang qu’occupera cette science sera proportionné à l’importance de l’objet dans le grand ensemble des idées” (*ELG*, p. 144). Or, “le langage ou la langue peut-il donc passer pour un objet qui appelle, par lui-même, l’étude ?” (*ibid.*, p. 145). Contre la dévalorisation du langage à l’époque moderne, Saussure insiste sur l’importance de cet objet :

Ce qui est clair, comme on l’a répété mille fois, c’est que l’homme sans le langage serait peut-être *l’homme*, mais qu’il ne serait pas un être se rapprochant même approximativement de l’homme que nous connaissons et que nous sommes, parce que le langage a été le plus formidable engin d’action collective d’une part, et d’éducation individuelle de l’autre, l’instrument sans lequel en fait l’individu et l’espèce n’auraient jamais pu même aspirer à développer dans aucun sens ces facultés natives.

(f°7r°, *ibid.*, p. 145)

Le langage constitue une dimension fondamentale de toute communauté humaine en réunissant les hommes par-delà leur diversité apparente. Il fait partie des conditions requises pour le développement de l’ample champ de l’expérience humaine, collective et individuelle. Une telle prise de conscience de l’importance du langage permet à celui-ci de devenir l’objet d’une considération indépendante.

3. Rapport problématique entre l’étude du langage et l’étude des langues

Jusqu’ici les choses ne sont pas si difficiles, du moins en apparence. Mais dès qu’il s’agit de l’articulation entre l’étude du langage considéré comme faculté naturelle de l’homme et l’étude des langues, un nouvel espace d’interrogation s’ouvre. D’une part Saussure a l’air d’insister sur l’enrichissement réciproque des deux études :

Sans cesse par conséquent l’étude générale du langage s’alimentera des observations de toute sorte qui auront été faites dans le champs particulier de telle ou telle langue. À supposer même que l’exercice de la parole constituât chez l’homme une fonction naturelle, ce qui est le point de vue éminemment faux où se placent certaines écoles d’anthropologistes et de linguistes, il faudrait encore absolument soutenir que l’exercice de cette fonction n’est abordable pour la science que par le côté de la langue ou par le côté des langues *existantes*.

Mais, réciproquement, l’étude de ces langues existantes se condamnerait à rester presque stérile, à rester en tout cas dépourvue à la fois de méthode et de tout principe directeur, si elle ne tendait constamment à venir illustrer le problème général du langage, si elle ne cherchait à dégager de chaque fait particulier qu’elle observe le sens et le profit net qui en résultent pour notre connaissance des opérations possibles de l’instinct humain appliqué à la langue.

(f°10r°, *ibid.*, p. 146)

Il est à noter ici que Saussure recourt soigneusement à l’emploi du conditionnel

(« condamnerait » « si »). Comme Johannes Fehr l'a judicieusement signalé² dans *Saussure entre linguistique et sémiologie* (PUF, 2000, p. 53), Saussure d'autre part revient obstinément à une remarque qui trouble en son fond la complémentarité symétrique entre les deux études : la prééminence de l'étude des langues sur l'étude générale du langage.

l'étude du langage comme fait humain est tout entier ou presque tout entier contenu dans l'étude *des langues*. Le physiologiste, le psychologue et le logicien pourront longtemps dissenter, le philosophe pourra reprendre ensuite les résultats combinés de la logique, de la psychologie et de la physiologie, jamais, je me permets de le dire, les plus élémentaires phénomènes du langage ne seront soupçonnés, ou clairement aperçus, classés et compris, si l'on ne recourt en première et dernière instance à l'étude *des langues*. (f°10r°, *ibid*, p. 146)

Pourquoi ne peut-on présager que l'avenir de la science du langage serait essentiellement dans l'échange et le va-et-vient nécessaire entre l'étude du langage et celle des langues ? La lecture attentive du manuscrit de la *Leçon inaugurale* permettra de saisir dans la problématisation du rapport entre le langage et les langues l'originalité de la réflexion de Saussure.

4. Critique du naturalisme linguistique

Dans la suite du manuscrit, Saussure formule une critique assez sévère à l'encontre du « point de vue éminemment faux où se placent certaines écoles d'anthropologistes et de linguistes » auquel il s'oppose fermement. Il s'agit de l'école de linguistique dite naturaliste inspirée par Darwin, Schleicher et Broca. Il convient de rappeler le fait qu'aux alentours de 1891 où Saussure donne la *Leçon inaugurale*, la science du langage, confrontée à d'autres disciplines cherchant à rendre compte du langage, fait face au développement des sciences naturelles, surtout de la biologie et la médecine. Dans un contexte historique qui a porté à maturité la grammaire comparée des langues indo-européennes, l'œuvre d'Auguste Schleicher marque un tournant remarquable dans le développement de la linguistique. Celui-ci ne se limite pas simplement à la grammaire comparée, mais se consacre aussi à la théorie générale du langage sous l'influence grandissante de Darwin. Sa théorie se fonde sur l'idée que la linguistique fait partie des sciences naturelles du fait même de la nature organique du langage. La linguistique a pour objet la langue définie comme organisme naturel doué de vie « qui, en dehors de la volonté humaine, suivant des lois déterminées, naissent, croissent, se développent, vieillissent et meurent »³.

La diffusion de la théorie de Schleicher en France va de pair avec l'introduction retardée du comparatisme. En France, au dernier tiers du siècle, s'est constituée une école de linguistique naturaliste avec des théoriciens comme A. Hovelacque, professeur d'anthropologie linguistique à l'*Ecole d'anthropologie de Paris* dont Paul Broca est le fondateur. Dans les années 1860 le chirurgien Broca a réussi à montrer que l'aphasie est causée par une lésion de la troisième circonvolution frontale gauche. La découverte de Broca sur l'aphasie a pour conséquence le triomphe de la théorie des localisations cérébrales formulée dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Certains linguistes s'inspirant de la théorie des localisations cérébrales ont fondé une école de linguistique naturaliste qui vise le rattachement de la linguistique aux sciences naturelles. L'enjeu théorique en est l'explication du langage sur une base exclusivement matérialiste à partir du postulat que la faculté du langage articulé est le produit de la sélection naturelle et se transmet

² *Saussure entre linguistique et sémiologie*, PUF, 2000, p. 53.

³ *Die darwinsche Theorie und die Sprachwissenschaft*, 1863, cité d'après P. Tort, *Evolutionnisme et linguistique*, Paris, Vrin, 1980, p. 61.

par hérédité. Dès lors, la science du langage est travaillée par une tension récurrente entre une conception du langage comme faculté naturelle et une conception adverse envisageant le langage comme fait social. Cette situation particulière qui entrelace les sciences naturelles et les sciences historiques conduit à rendre problématique l'appartenance de la science du langage à un domaine du savoir : celle-ci rentre-t-elle dans les sciences naturelles ou dans les sciences historiques ? Il convient de citer un passage manuscrit (N. 6) rédigé selon toute probabilité dans les années 1890.

Caractère du langage. Continuellement on considère le langage dans *l'individu humain*, point de vue faux. La nature nous donne l'homme *organisé pour le langage articulé*, mais *sans langage articulé*. La langue est un fait social. L'individu, organisé pour parler, ne pourra arriver à utiliser son appareil que par la communauté qui l'environne. Outre qu'il n'é prouve le besoin de l'utiliser que dans ses rapports avec elle. Il dépend entièrement de cette communauté ; (ELG, p. 178)

Saussure affirme avec force le caractère exclusivement historique du langage et de la science du langage, contre ceux qui veulent en faire une science de la nature :

Plus on étudie la langue, plus on arrive à se pénétrer de ce fait que *tout* dans la langue est *histoire*, c'est-à-dire qu'elle est un objet d'analyse historique, et non d'analyse abstraite, qu'elle se compose de *faits*, et non de *lois*, que tout ce qui semble *organique* dans le langage est en réalité *contingent* et complètement accidentel.

(f°16r°, ELG, p. 150)

En introduisant une distinction nette entre la langue dans l'histoire et l'histoire de la langue, Saussure souligne le fait que "toute langue a en elle-même une histoire" (f°18r°, ELG, p. 150). On pourrait confirmer l'histoire de la transmission du parler humain indépendamment de tout bouleversement socio-politique.

5. Ni naturel ni volontaire

Mais cet argument n'est pas suffisamment plausible : la géologie, par exemple, qui s'attache à étudier l'histoire du globe terrestre appartient-elle par là aux sciences historiques ? La réponse est évidemment négative. Cette question conduit à s'interroger sur la nature de l'objet qui fournit la matière de l'histoire. Cet objet représente "des actes humains, régis par la volonté et l'intelligence humaine, qui d'ailleurs doivent être tels qu'ils n'intéressent pas seulement l'individu mais la collectivité." (f°18r°, ELG, p. 150). Saussure dirige alors une critique contre l'historicisme linguistique : « les faits linguistiques peuvent-ils passer pour être le résultat d'actes de notre volonté ? Telle est donc la question. La science du langage, actuelle, y répond affirmativement » (*ibid.*). On en arrive ainsi au second argument. Aux yeux de Saussure on fait trop, comme si "l'idée d'histoire appliquée à la langue" (f°19r°, ELG, p. 151) allait de soi, ce qui fait courir le risque de négliger la spécificité du phénomène du langage ; il considère que de tous les actes qu'on pourrait mettre en parallèle, l'acte linguistique, si je puis le nommer ainsi, a ce caractère [d'être] le moins réfléchi, le moins prémédité, en même temps que le plus impersonnel de tous" (*ibid.*). Ni complètement naturel ni complètement volontaire, le phénomène du langage devrait être considéré comme le résultat de l'acte linguistique des hommes et non de leurs desseins. Les deux catégories de nature et de volonté ne suffisent pas, il en faut une troisième pour penser "les faits linguistiques" qui supposent, avec une marge d'initiative réservée à l'individu, un accord explicite ou tacite, une croyance commune.

6. Le concept de langue comme universalité concrète

Comment faire un pont entre l'étude du langage comme fonction naturelle et l'étude historique des langues sans privilégier ni la faculté linguistique ni la volonté humaine ? Saussure esquisse avec une grande finesse des issues aux impasses où l'opposition de l'universalité du langage et la diversité des langues pouvait conduire. Le f°20r° laisse apparaître d'une façon éclatante le moment de l'oscillation entre "le langage", "les langues" et "la langue" dont les nuances revêtissent une grande importance. Le manuscrit qui marque l'émergence du concept de langue mérite d'être cité intégralement⁴ :

Presque im-

=médiatement se présentera la nécessité de classer nos idées sous 2 chefs. *Les*a langues se différencient dans le temps, et en même temps elles se différencie ou se diversifie dans l'espace. Une langue prise à 2 dates diff. n'est pas identique à elle-même. Prise sur 2 points ± distants de son territoire, elle n'est pas non + identique à elle-même. Les 2 choses ~~pour~~ *lorsqu'on veut* avoir une vue exacte des événements ~~ne peuvent jamais être séparées, mais~~ doivent toujours être considé=
bien

=rées à la fois et de front. Mais nous sommes ob-
en théorie

=ligés de les séparer pour procéder avec ordre.
Je considérerai donc uniuq~t auj pour aujourd'hui
de la langue

la marche d'~~1~~ langue du langage dans le temps, en supposant que nous n'ayons nulle~t à nous préoccuper du facteur de l'~~étendue géographiq. ou de la séparation géogr~~ la distance géogr.

Voici le texte final:

Serrons maintenant d'un peu plus près ce qui est contenu dans ce mot et dans cette vue de l'Histoire appliquée à la langue. Presque immédiatement se présentera la nécessité de classer nos idées sous deux chefs. La langue se différencie dans le temps, et en même temps elle se différencie ou se diversifie dans l'espace. Une langue prise à deux dates différentes n'est pas identique à elle-même. Prise sur deux points plus ou moins distants de son territoire, elle n'est pas non plus identique à elle-même. Les deux choses, lorsqu'on veut avoir une vue exacte des événements, doivent toujours être considérées à la fois et de front. Mais nous sommes bien obligés de les séparer en théorie pour procéder avec ordre.

Je considérerai donc uniquement pour aujourd'hui la marche de la langue dans le temps, en supposant que nous n'ayons nullement à nous préoccuper du facteur de la distance géographique. (ELG, p. 150–151)

⁴ Voici le code de transcription adopté ici. Les ajouts et les corrections en marge ou interligne se mettent en italique. Le texte barré indique le texte raturé par la main de Saussure. On a essayé de reproduire l'orthographe, les lapsus, les abréviations. Surcharge pour "Les" devenant "La", on transcrita "Les^a".

19
 Je ~~retiens~~ ^{l'item} ferons maintenant d'un peu plus
 près ce qui est contenue dans ce mot et de cette
 vue de l'histoire appliquée à la langue. Presque im-
 médiatement se présentera la nécessité de classer
 nos idées sous 2 chefs. Les langues se différencient
 dans le temps, et en un temps elles se différencie
 ou se diversifie dans l'espace. Une langue prise à
 2 dates diff. n'est pas identique à elle-même. Prise
 sur 2 points \perp distants de son territoire, elle
 n'est pas non + identique à elle-même. Les 2 choses pour
 lorsqu'a ^{veut} avoir une vue exacte des événements ne peuvent jamais
 être séparés, mais doivent toujours être considé-
 rées à la fois et de front. Mais nous sommes ob-
 ligés de les séparer ^{en théorie} pour procéder avec ordre.

Je considérerai donc un jour pour aujourd'hui
 la marche ~~de la langue~~ ^{de la langue} dans le temps,
 en supposant que nous n'ayons nullement à nous
 préoccuper du facteur de l'étendue géographique ou de
 la séparation géographique la distance géogr.

Même il ne me sera possible de ne pas d'aborder
 de cette séance que le premier point principal à
 poser; Nous étudierons dans notre prochaine séance
 le fait de la transformation le point que nous
 étudions unj. est le point fait de la continuité
 et qui est le principe de la continuité de le temps;
 dans notre prochaine séance nous aurons à examiner
 le principe qui en est la contre-partie, celui de la trans-
^{de mardi} ~~formation~~ ^{formation} ~~de le temps~~

Comment nommer ce qui se différencie dans le temps et se diversifie en même temps dans l'espace ? L'universalité de l'aptitude au langage ne peut rendre compte de cette double différenciation socio-historique, pourtant ce phénomène complexe est universel, puisqu'il est toujours observable dans quelque langue que ce soit. Ni "le langage" ni "les langues" n'est apte à rendre compte de cette différenciation continue selon les deux axes du temps et de l'espace. A la différence du *CLG* où il s'impose de manière assez tranchée, le concept de langue s'élabore de la sorte dans l'horizon d'une universalité concrète, ici dans la transmission ininterrompue du parler humain dans le temps. A l'encontre de l'interprétation courante, le concept de langue ne se présente pas dans une perspective synchronique, mais dans la dimension de la transmission spatio-temporelle que Saussure a de la peine à traduire par un terme adéquat, d'où vient son hésitation entre "une langue", "les langues", "le langage" et enfin "la langue". On assiste ici à la naissance du concept de langue qui s'élabore par rapport aux "une langue", "les langues" et "langage".

7. Le principe de la continuité de la langue dans le temps

Saussure se borne dans les deux premières conférences à "la marche de la langue dans le temps" sans se "préoccuper du facteur de la distance géographique" qui fera l'objet de la troisième conférence. Il distingue avec soin la continuité de la langue dans le temps et sa fixité en présentant celle-là comme "la première loi de la transmission du parler humain". Pour éclairer son raisonnement, il donne l'exemple suivant : "il n'est jamais arrivé que les gens de France se soient réveillés, en se disant bonjour en français, après s'être endormis la veille en se disant *bonne nuit* en latin" (*ELG*, p. 152). Le maître genevois entend par là que la continuité exclut "la rupture dans la trame continue du langage", mais qu'elle implique la transformation. La continuité et la transformation sont deux aspects conjoints et solidaires de la marche de la langue dans le temps (comme dans l'espace).

A l'instar de Gaston Paris, Saussure récuse l'un des postulats majeurs de la linguistique comparée et historique, selon lequel « le français vient du latin », et le latin constituant la « langue mère » de toutes les langues romanes, le français en est une « langue fille ». On n'imagine pas qu'il y ait lieu de soumettre à examen l'idée qu'il y ait deux choses, le latin et le français qui lui succède. L'hypothèse de l'indo-européen, véritable « *Ursprache* » (« langue première »), formulée par Schleicher conduit sur le plan méthodologique à l'introduction du schéma de l'arbre généalogique en linguistique, qui procède d'une transposition des représentations naturalistes en botanique et en zoologie, afin de rendre compte des liens entre la « langue mère » (analogue au tronc de l'arbre) et des « langues filles » (assimilées aux branches de l'arbre). Cette transposition de la métaphore des sciences naturelles bute sur la continuité absolue du parler humain qui remonte à la préhistoire de l'humanité. On admettra sans difficulté qu'il faut reconstituer les états intermédiaires entre l'usage classique du latin et les plus anciens textes français, ou provençaux, et également l'histoire des autres langues romanes pour bien comprendre l'évolution du latin classique en français ancien. Mais une telle étude rencontrera la limite imposée par l'écrit qui cache la continuité ininterrompue du parler humain. Comme le reconnaît Saussure, G. Paris se montre très sensible à cette dimension qui rattache le présent au passé dans la continuité et la transformation insensible de la tradition :

Le mot même d'« étymologie » et l'idée qu'il exprime me semblent appartenir à une époque qui sera bientôt close. Ils remontent à une conception de l'histoire des langues et de leurs rapports qui ne saurait longtemps se maintenir. [...] on peut dire de même que

le français amer vient du latin amarum. ce n'est qu'un seul et même mot, qui n'a cessé de vivre dans les bouches parlant latin. L'illusion qui nous fait considérer amer, comme français et amarum comme latin tient simplement à l'absence de monuments écrits représentant les phases intermédiaires amaru, amar. Il faudrait donc, en réalité, remplacer la rubrique Etymologie par la rubrique Histoire du mot, et déclarer que la distinction entre le latin et le français n'est pas plus tranchée qu'entre le français de 1889 et celui de 1888, et ainsi de suite.⁵

Pris de vertige devant cet univers sans bornes qui s'ouvre devant eux, presque tous les linguistes ont fortement tendance à refuser d'en assumer toutes les conséquences. La réflexion critique de Saussure s'achève-t-elle avec la mise en évidence de perspectives inquiétantes ? François Rastier⁶ propose une distinction éclairante entre le temps physique, le temps historique toujours susceptible d'être daté positivement, et le temps traditionnel qui fait passage très important de Saussure :

On a discuté pour savoir si la linguistique appartenait à l'ordre des sciences naturelles ou des sciences historiques. Elle n'appartient à aucun des deux, mais à un compartiment des sciences qui, s'il n'existe pas, devrait exister sous le mot *de sémiologie*. [...] le système sémiologique "langue" est le seul qui ait eu à affronter cette épreuve de se trouver en présence du *Temps*, qui ne se soit pas simplement fondé de voisin à voisin par mutuel consentement, mais aussi de père en fils par impérative tradition. (ELG, p. 262)

8. L'aporie issue du renversement du rapport du métalangage et du langage naturel

Dans la mesure où il ne s'agit ni de l'aptitude au langage ni de l'histoire des langues dont s'occupe la linguistique historique, Saussure tente de dégager et de nommer dans un effort patient et continu une problématique qui jusque-là n'avait pas de nom pour se placer en dehors des sentiers battus par la tradition des études sur le langage : la langue en tant que ce qui se différencie indéfiniment dans le temps en même temps que dans l'espace. Si elle se trouve toujours à la fois en continuité absolue et en perpétuelle transformation, la langue n'a ni commencement ni fin : elle apparaît alors comme un horizon ouvert dont les frontières sont sans cesse retracées selon un processus de transmission spatio-temporelle qui n'est autre que le processus de communication entre les personnes. Rien n'est plus convaincant que la conclusion paradoxale de la troisième conférence :

la langue qui n'était pas, nous l'avons vu, une notion définie dans le temps, n'est pas davantage une notion définie dans [l'espace] (ELG, p. 172)

Pour autant que l'indéfini forme la condition et l'horizon de la langue, quels cheminements restent-ils ? L'élaboration de la notion de langue nous confronte de la sorte à un aspect insoupçonné ou plutôt occulté de la science du langage. Saussure poursuit sa mise en question vertigineuse de la terminologie de la linguistique historique dans la troisième conférence :

5 "Dictionnaire général de la langue française, du commencement du XVII^e siècle jusqu'à nos jours ... par Adolphe Hatzfeld et Arsène Darmesteter. Paris, 1890.", *Journal des savants*, 1890, pp. 616-617.

6 François Rastier, *Arts et Sciences du texte*, PUF, 2001, p. 283. Cf. Choi, Yong-Ho, *Le problème du temps chez Ferdinand de Saussure*, Paris, L'Harmattan, 2002.

cette succession imaginaire de deux choses vient uniquement de ce qu'il nous plaît de donner deux noms successifs au même idiome, et par conséquent d'en faire arbitrairement deux choses séparées dans le temps. (ELG, p. 164)

Aux yeux de Saussure, ces dénominations ne sont que le résultat d'une sélection arbitraire

L'essentiel est de comprendre que nous pouvons ne donner qu'un seul nom à toute la période de vingt et un siècles en l'appelant latin — ou bien deux noms en l'appelant latin et français, — ou bien trois noms en l'appelant latin, roman, français ou bien vingt et un noms en l'appelant latin du II^e siècle avant l'ère, du I^{er} siècle avant l'ère, du I^{er} siècle après l'ère, du II^e, III^e, IV^e, VII^e, XII^e, XV^e, XIX^e après l'ère. Et qu'il n'existe littéralement aucune façon d'introduire une division, si ce n'est cette façon tout arbitraire et conventionnelle. (ELG, p. 165)

Si stimulantes que ces remarques puissent être point par point, il n'en demeure pas moins clair que le fait d'envisager une division habituelle telle que "le latin" ou "le français" comme "arbitraire et conventionnelle" recèle un grave problème : demeure en effet sans réponse la question de savoir comment on peut éviter "cette façon tout arbitraire et conventionnelle" s'il "n'existe littéralement aucune autre façon d'introduire une division" (ELG, p. 165). En recourant aux seules lois de la continuité et de la transformation ne risque-t-on pas de s'immerger dans l'océan du langage ?

Or, c'est sur ce point précis que l'annonce d'"un livre spécial" révèle toute son importance, dans la mesure où elle implique que le cœur du problème est la question du métalangage, question qu'est condamnée à négliger la science positiviste du langage qui se contenterait de l'accumulation de "faits" historiquement ou positivement datés :

Et au moment même où j'ai l'honneur de vous parler, je suis persuadé, je suis à vrai dire absolument certain que, malgré tout ce que je disais, la dénomination de *français* et *latin* est infiniment plus forte, restera toujours ou longtemps mille fois plus puissante sur votre esprit que toutes les instances auxquelles je puis me livrer comme linguiste, pour arriver à faire crouler ce dualisme de carton, qui nous obsède, sous le nom de *français* et *latin*.

Il y aura un jour un livre spécial et très intéressant à écrire sur le rôle du *mot* comme principal perturbateur de la science des mots. (ELG, p. 166)

Notre propos, ici, ne peut guère être d'entrer dans les détails des discussions autour du métalangage en général. Il consiste plus modestement à situer la question du métalangage par rapport à l'élaboration du concept de langue chez Saussure dans la *Leçon inaugurale*. Or, cet implicite ne peut manquer de faire l'objet d'une explicitation au cours de la troisième conférence :

la somme des caractères qui résulte pour chaque région de la superposition accidentelle de tel ou tel phénomène est ce qui constitue, si l'on veut, le dialecte de cette région. [...] Ainsi la langue, qui n'était pas, nous l'avons vu, une notion définie dans le temps, n'est pas davantage une notion définie dans [l'espace]. Il n'y a pas d'autre moyen de fixer ce qu'on veut dire en parlant de telle ou telle langue précise que de dire la langue de Rome en telle année ; la langue d'Annecy en telle année. C'est-à-dire de prendre une seule localité peu étendue et un seul point dans le temps. (ELG, pp. 171–172)

La distinction est une opération par laquelle on constitue un objet. La dénomination comme "le

latin” ou “le français” est toujours une construction méthodologique à connotations politiques. Le problème de la dénomination mérite d’être reconsidéré pour autant que ce problème apparaît comme le fait même de l’implication du sujet de la linguistique dans la construction de son objet.

Eléments et caractères sont la même chose. C’est un trait de la langue comme de tout système sémiologique en général qu’il ne puisse pas y avoir de différence chez elle entre ce qui distingue une chose et ce qui la constitue. (ELG, p. 123)

Dégager les traits distinctifs d’un idiome revient par là même à le délimiter. Le risque est alors de voir s’installer des identifications implicites qui peuvent mener à un renversement de situation, puisque les traits distinctifs dont on cherche à rendre compte deviennent ce par quoi on accède à l’objet. Dans la science du langage, comme dans la physique nucléaire, on se trouve d’emblée à ce niveau radical où l’on ne peut faire abstraction de l’observateur. Cette perspective entraîne avec une complication accrue des difficultés redoutables qui expliquent sans doute qu’elles soient peu abordées jusqu’à présent. On n’échappe jamais, quoi qu’on prétende, à ce paradoxe que produit un fait incontournable : le langage est à la fois l’objet de la linguistique et son moyen. Autrement dit, l’objet de la linguistique est connaturel au discours qu’elle tient sur lui.

Or, on ne cesse pas d’être à l’intérieur de la tradition de la langue qui passe inaperçue. La linguistique doit-elle autant que possible se libérer complètement de tous les préjugés transmis par l’unité de la langue et de la tradition ? C’est ici que le paradoxe auto-réflexif révèle son importance. Faut-il faire table rase des préjugés et douter de tout ? Dans la mesure où il relève de la langue, le métalangage de la linguistique ne pourrait être exempt de la première loi primordiale de la continuité absolue de la langue. En d’autres termes, il est difficile voire presque impossible de tenter de construire sur cette table rase un édifice théorique censé être le seul adéquat à la raison et à l’objet. Au contraire, on doit chercher et emprunter son vocabulaire d’une façon ou d’une autre à la langue transmise qui est à l’oeuvre dans toute transformation historique englobant toutes sortes d’innovations du vocabulaire métalinguistique. La réflexion critique de Saussure atteint sa torsion maximale dans un renversement qui vient du fait même de la tentative de clarifier le langage par le langage : Saussure lui-même participe à la dynamique de la langue dont la première loi se formule comme la continuité absolue. On doit procéder encore dans une langue transmise avec des préjugés et avec le cadre conceptuel qu’elle lui fournit. En d’autres termes, l’unité de la langue et de la tradition pénètre et commande toute opération de la pensée, tant et si bien que nous ne pouvons la quitter librement avec “le regard impassible de Sirius”⁷.

Cette aporie paradoxale ne nous conduit pas pourtant à nous enfermer dans une impasse stérile, mais à ouvrir l’espace d’une nouvelle interrogation, car ce parcours aidera à nous comprendre en nous révélant à nous-mêmes : “C’est le discours naturel qui est chargé de rendre compte du langage formalisé”⁸. Tout discours métalinguistique de la science du langage n’est compréhensible que grâce à sa référence à une langue vivante, grâce à son intégration à notre langue familière. Notre soumission à la loi de la continuité de la langue ne signifie pas pour autant l’impossibilité d’une liberté, car, comme on l’a vu, Saussure insiste sur une différence capitale entre la fixité de la langue qui serait identique à soi et sa continuité qui implique toujours une certaine malléabilité en fonction de la deuxième loi de la transformation. La tradition linguistique n’est pas une inanité immobile, mais un tissu vivant qui ne se justifie que dans et par le temps.

7 Emile Beveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, 1966, p. 51.

8 J. Rey-Debove, *Le métalangage*, Le Robert, coll. “L’ordre des mots”, 1978, p. 8.

Voir aussi Claude Hagège, *L’homme de paroles*, Fayard, 1985, p. 289. Hideo Nomura “Sur une phrase de Saussure : des rapports problématiques entre la linguistique générale et le *Cours de linguistique générale*” in *La Revue de la pensée d’aujourd’hui*, vol. 1–10, 1973, Seido-sya, Tokyo. pp. 53–71 (en japonais).

Ainsi l'élaboration du concept de langue finit par se soumettre à la première loi de la continuité qu'elle a permis de formuler. Le langage naturel apparaît comme un horizon indépassable de la condition de la science du langage. Il s'ensuit une modification profonde du statut de la science du langage et une transformation de la compréhension que l'on en a. *La leçon inaugurale* de Saussure a l'intérêt d'un regard porté sur l'aporie que l'on doit rencontrer pour accéder à la langue. Celle-ci ne se livrerait à la connaissance que dans le fait qu'elle ne saurait être connue, appréhendée dans l'axe spatio-temporel. Il convient de rappeler que Saussure disait ailleurs que "on a parlé un peu prématurément d'une science du langage" (*ELG*, p. 265).

Le renversement paradoxal du rapport du métalangage et du langage naturel et le retour au langage naturel transmis qui s'ensuit expliqueront l'aporie qui n'a point quitté Saussure dans sa tentative d'innovation "révolutionnaire" de la linguistique historique. L'intérêt vient moins de ce "livre spécial" qui n'a pu venir au jour que des réflexions par lesquelles Saussure l'avait préparé et abandonné. Dans la *Leçon inaugurale*, Saussure donne l'impression de nous faire tout découvrir en semblant lui-même ne rien découvrir. Il semble inviter le lecteur, puis après l'avoir entraîné, le laisse là, réduit à ses seules forces et perdu en face d'une éblouissante énigme. C'est l'énigme d'un enseignement véritable, énigme nommée ici (la) langue.